

Dans le tome I^{er} de ses *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae*, p. 145, n° 300, G. Mihailov publie, avec une bonne photo, un petit autel en marbre conservé au musée de Varna (inv. II 272), auparavant édité par M. Mirčev, « *Izvestiia Varna* », VIII, 1951, p. 28, n° 60. La face écrite est brisée en haut et à droite, mais le texte est assez bien conservé et la lecture en est facile :

Παγκρατ[εῖ]
καὶ Νικη vel -η[ι].

Sur la provenance du document, M. Mirčev ne semble pas avoir fourni des renseignements satisfaisants. Aussi G. Mihailov se contente-t-il d'écrire : « loco incerto », et de porter son attention à la teneur de l'inscription, dont il établit le texte de manière un peu différente de celle de son prédécesseur, qui lisait : . . . Παγκρατ[εῖ] . . . / καὶ Νικηφ[όρω].

Quoi qu'il en soit de la question, sur laquelle nous aurons à revenir, je voudrais d'abord signaler que l'origine du petit autel n'est pas inconnue, puisqu'il provient d'Istros ; ensuite qu'avant d'être réédité par les deux savants bulgares il avait déjà été publié par Vasile Pârvan dans *Histria* IV, p. 549, n° 9, avec le dessin reproduit ci-dessous et une photographie médiocre (fig. 1 a et b).

Le lemme de Pârvan est d'une précision qui ne laisse rien à désirer. Nous y lisons que le petit monument a été découvert dans les décombres de la tour E (première à gauche, à partir de la porte principale), à une profondeur d'environ 1^m 50. Il fournit également une description de la pierre qui correspond à celle donnée par les derniers éditeurs, sauf pour la hauteur des lettres : 10 à 12 millimètres chez Pârvan, 14 millimètres chez Mirčev et Mihailov. Pour ce qui est du texte, il faut dire qu'à la première ligne Pârvan hésitait entre les leçons Παγκρατ[ίστη] et παγκρατ[εῖ], tandis qu'à la deuxième il lisait résolument : καὶ νικη[φόρω].

C'est que, tout comme M. Mirčev trente-cinq ans plus tard, Pârvan supposait qu'il manquait quelque chose à notre texte, ou que ce quelque chose était sous-entendu, de sorte qu'à ses yeux les deux noms que nous y lisons n'étaient que les épithètes ordinaires d'une divinité inconnue. En s'engageant plus loin dans cette voie, il émettait l'opinion que celle-ci pourrait être Aphrodite, si bien qu'en fin de compte il se représentait l'inscription comme suit :

[Ἀφροδίτη]
παγκρατ[ίστη] vel παγκρατ[εῖ]?
καὶ νικη[φόρω].

A propos de cette restitution, je voudrais faire observer que rien dans l'aspect de l'autel n'autorise la supposition qu'au-dessus de la première ligne conservée il y aurait eu une autre, aujourd'hui disparue. Pârvan lui-même reconnaît que « le nom de la divinité n'a jamais été écrit sur la face principale de l'autel », et l'examen du dessin — et encore plus celui de la photo publiée par Mihailov — ne font que confirmer cette impression. Les deux lignes du texte actuel sont gravées immédiatement au-dessous de la moulure du petit autel, si bien qu'un nom quelconque



Fig. 1 a. — Petit autel d'Istros, actuellement au musée de Varna (IGB I 300).



Fig. 1 b. — Même autel, dessin publié par Pârvan, dans *Histria IV*, p. 549, n° 9.

— à supposer qu'il ait jamais existé — n'a pu être écrit que sur la moulure elle-même, brisée dès l'antiquité. On conclura qu'aussi bien Pârvan que M. Mirčev se sont trompés et que les deux prétendues épithètes de la divinité mystérieuse sont en réalité des noms de divinités apparentées et pour cette raison adorées conjointement.

Sur ce point, il n'y a donc pas de doute que Mihailov ait vu juste et que sa restitution est celle à laquelle il faut s'en tenir. J'ajouterai simplement qu'à mon avis l'écriture indique le II^e plutôt que le III^e siècle av. notre ère et que dans ces conditions — et encore plus si l'inscription avait été plus ancienne — c'est la graphie Νίκη qu'il faut préférer, pour la simple raison que dans les inscriptions d'Istros antérieures à l'an 100, sauf de très rares exceptions, l'iota adscriptum est noté régulièrement.

Reste à savoir quelle était la divinité adorée sous le nom Παγκράτης et si effectivement il y a eu un lien quelconque entre elle et sa σύμβωμος Niké. A ce sujet, sans revenir sur l'hypothèse de Pârvan qui voyait dans Παγκράτης une épithète d'Aphrodite, il faut préciser que pour Mihailov le nom désignerait Athéna, — « de Minerva et Victoria agitur », — sans qu'il ait le moins du monde tenté d'expliquer ce rapprochement. Il se trouve cependant que dans son compte rendu des *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae*, publié dans la « Deutsche Literaturzeitung », LXXIX, 1958, 757—762, Günter Dunst a attiré l'attention sur le fait que Παγκράτης ne saurait être dans ce cas un ἐπίθετον d'Athéna, mais plutôt le nom d'une divinité masculine adorée en Attique, dont des fouilles récentes viennent de mettre au jour le sanctuaire en plein air, sur les bords de l'Ilissos (J. Meliadis, *Πρακτικά τῆς Ἀρχ. Ἑτ.*, 1953, pp. 47—60; 1954, pp. 41—49). Le même rapprochement allait être fait, indépendamment, par Jeanne et Louis Robert dans le « Bulletin épigraphique » de l'année 1959 (RÉG, LXXII, p. 180) et, à ce qu'il paraît,

par Al. N. Oikonomidis dans la revue « Platon », XI, 1959, pp. 230—233 (que je n'ai pu consulter directement). Bien mieux, puisque dans un travail précédent ce dernier savant avait conclu à l'identification de Παγκράτης et d'Alexandre divinisé, dans le compte rendu à peine cité de l'ouvrage de Mihailov, en parlant de notre inscription d'Istros, il serait allé jusqu'à écrire (je cite d'après le « Bulletin épigraphique » de l'année 1960): « le témoignage de l'inscription est très important, parce que nous tirons d'elle la conclusion qu'Alexandre divinisé était adoré en Thrace aussi comme Ἡρακλῆς Παγκράτης » (RÉG, LXXIII, p. 175).

Nous voici donc en présence de plusieurs solutions, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elles sont inégalement plausibles. En écartant résolument les identifications avec Aphrodite et Athéna, il reste qu'un dieu ou un héros Παγκράτης a été adoré aux IV^e—III^e siècles en Attique, où il avait un sanctuaire en plein air, aux bords de l'Ilissos. Les reliefs qu'on y a découverts le montrent sous les traits d'Héraklès avec la massue et la peau de lion — soit imberbe, soit barbu, soit enfant. De plus, comme ces sculptures montrent tantôt une jambe, tantôt un bras, on en peut conclure que ce héros était guérisseur. En outre, deux faits doivent encore retenir notre attention: premièrement, la constatation que Παγκράτης était adoré avec une ferveur particulière par des Sidoniens (sans doute parce qu'ils voyaient en lui une hypostase de leur Melkart natal), ensuite le rapprochement fait par Meliadis d'une divinité féminine parallèle, la Pasikrateia, dont le culte est attesté à Démétrias et aussi en Macédoine (L. Robert, dans « Hellenica », I, p. 73; cf. RÉG, LXXII, 1959, p. 179).

Tout ceci n'est naturellement pas de nature à faciliter la tâche du chercheur. Au moins pouvons-nous nous dispenser d'insister sur l'identification de Παγκράτης et d'Alexandre, dont la personnalité humaine et divine présente peu d'aspects susceptibles d'être interprétés comme la manifestation de pouvoirs propres aux héros thaumaturges. On peut même aller plus loin et présumer, comme l'ont fait Jeanne et Louis Robert, qu'« un dieu ou un héros Pancratès a pu exister aussi en d'autres lieux <qu'en Attique>, et sans nécessairement être identifié avec Héraklès » (RÉG, LXXIII, 1960, p. 175), supposition d'autant plus vraisemblable qu'à s'en tenir aux documents actuellement connus, le culte d'Héraklès à Istros est pour ainsi dire inexistant, en contraste frappant avec la situation qu'on constate dans les autres colonies de la Dobroudja, — Tomis l'ionienne et surtout la dorienne Kallatis.

D'autres découvertes — archéologiques ou épigraphiques — viendront sans doute accuser des traits nouveaux de la personnalité du mystérieux Παγκράτης, adoré à Istros en compagnie de la Victoire et dont le culte, de ce fait, a dû revêtir en Dobroudja d'autres aspects qu'en Attique. En attendant, il fallait commencer par restituer le petit autel de Varna à son lieu d'origine, ce que j'ai tenté de faire dans cette note rapide, sans me flatter d'avoir contribué à la solution d'un problème qu'en l'état présent de nos connaissances on s'essayerait en vain de résoudre.

D. M. PIPPIDI